

La distinction de l'existence et de l'essence dans la philosophie d'Avicenna.

Par Khayrallah Lotfi^{*}.

Au commencement du livre Γ de la *Métaphysique* **Aristote** disait qu'il y'a une science qui étudie **l'être en tant qu'être**; il l'appelait quelques lignes après par **la philosophie première**¹. Deux grandes interprétations opposées et bien divergentes ont été données depuis l'antiquité à ce passage si célèbre de la *Métaphysique* :

La première considérait que l'être en tant qu'être posé comme l'objet propre de la philosophie première n'est autre que **Dieu**, c'est à dire le premier moteur et la forme des formes selon Aristote. D'où il suit que la science de l'être en tant qu'être est aussi bien une **science particulière** qui porte de la même manière que toutes les autres sciences particulières sur un être aussi particulier, quoiqu'il soit au premier rang ontologique dans la hiérarchie des êtres².

Quant à la deuxième grande interprétation, elle pensait, au contraire, que par l'être en tant qu'être, Aristote visait plutôt **l'Être en général**; car comme les choses sont bien premièrement objets des sciences particulières qui les considèrent en eux - mêmes, elles peuvent bien aussi être regardées du point de vue de leur attribut le plus commun à elles toutes ensemble et le plus universel, à savoir **l'Être**. D'où il suit, selon cette interprétation, que la philosophie première est bien une science qui étudie, non pas les objets selon leurs attributs propres, nécessaires ou accidentels fussent-ils, mais bien **l'Être en tant qu'être**, c'est à dire que son intérêt doit porter sur **l'être** de la chose, plutôt que sur la chose elle même. Ce fut bien cette seconde interprétation qui avait été retenue par le cheik maître suprême **Avicenna**³.

L'être n'étant ainsi désigné comme l'objet premier de la philosophie première que parce que rien ne lui échappe et que tout rentre sous sa catégorie, bien que cela ne puisse d'aucune manière faire, comme il est déjà bien connu, de l'Être un genre proprement dit⁴, il s'ensuit alors que tout être est nécessairement **moins évident** que l'Être, que rien ne lui est plus manifeste ni plus connu. Or, puisque nul n'est plus connu que l'Être, rien, par

conséquent, à part l'Être lui même, ne saurait mieux faire connaître l'Être, ni le mettre davantage en évidence; il est en effet ce que l'âme se représente **le plus immédiatement**⁵. Ainsi, en partant de cette idée on ne peut mieux immédiate et évidente qu'est l'Être et en la soumettant à une étude particulière, nous découvrirons aussitôt que l'Être est bien autre chose que l'être *secundum quod*, que le premier est absolu, alors que le second est déterminé, que sa détermination lui provient du fait qu'à l'être en tant qu'être il vient s'ajouter quelque autre chose que L'Être. Néanmoins, cette distinction entre l'Être et ce qui particularise ainsi l'Être, ne constitue point encore la vraie distinction voulue par Avicenna entre **l'être et l'essence**. Aussi, devrions-nous, avant que nous en rendions compte, que nous fassions connaître d'abord **qu'est ce que l'Essence ?**

Lorsque les **arabes** avaient commencé la traduction de la philosophie grecque, ils ont trouvé deux termes qui sont bien distincts mais qui leur avaient semblé cependant d'un seul et unique sens; c'étaient les termes **ousia** et **to esti**. Aussi pour les rendre dans leur propre langue les traducteurs arabes s'étaient-ils conformés à traduire les deux mots bien indistinctement, tantôt par le terme **AL jawhar**^a, tantôt par celui d'**Almahya**^b. J'ai dit que ces termes leur avaient semblé n'avoir qu'un seul et unique sens car il est bien facile de remarquer que chez les grecs, et surtout chez Aristote, *ousia* et *to esti* étaient presque toujours utilisés pour exprimer, au sens premier, l'idée fondamentale de **ce qui existe par soi**, et au sens second, l'idée de **ce qui rentre** dans la constitution de ce qui existe par soi; mais ce qui rentre dans la constitution de ce qui existe par soi est manifestement plus propre à être un être par soi que l'être par soi qu'elle constitue; donc le *to esti* qu'on traduisait généralement par essence ou quiddité, pas moins que l'*ousia*, est aussi totalement assimilable, notamment chez Aristote, à l'être pris à un degré de consistance ontologique éminemment antérieur. Les philosophes musulmans, par contre, et notamment **Alfarabi** surnommé d'eux le second maître, ayant reçu les deux dits termes, ils avaient su parfaitement différencier la notion d'*almahia* de celle d'*Aljawhar* ou, tout au moins, ils avaient pu conférer à ce dernier terme une signification beaucoup plus étendue que celle concédée par les anciens grecs⁶. En effet, s'il est bien évident que toute substance possède une essence, il n'est pas du tout nécessaire que **toute essence** pour autant **soit une substance**, et s'il est aussi non moins évident que toute substance est constituée par une substance, il n'est pas non plus nécessaire qu'une essence ne puisse être constituée que par une substance. La substance est

ce qui existe par soi, objectivement; elle est également ce qui rentre dans la constitution de ce qui existe par soi, et objectivement. Ainsi la substance rentrant dans la constitution d'une substance est elle appelée une partie de l'essence, et le tout constitué est appelé une essence. En effet, être une essence pour quelque chose ne lui est point dit **par rapport à sa manière d'être absolument**, mais plutôt par rapport à sa manière particulière d'être **dans** une chose. D'où leur définition de l'essence par : ***l'essence est ce par quoi une chose est ce qu'elle est*** ! Ils n'avaient pas dit qu'elle est ce par quoi une chose puisse se suffire à elle-même dans son être, car cela aurait ramené le sens de l'essence *omnino* à celui de la substance comme chez Aristote, mais ils avaient plutôt dit ce par quoi **une chose** est ce qu'elle est; or puisque le mot chose est manifestement d'une extension beaucoup plus grande que le mot substance⁷, toute chose fût-elle un accident, **ce par quoi elle est ce qu'elle est**, il lui convient tout aussi justement d'être appelée, elle aussi, l'essence de cette chose. Il n'est pas en effet moins vrai de dire qu'il y a une essence de la couleur blanche que de dire il y a bien une essence de la substance de l'homme. L'essence étant ainsi différencié par les philosophes musulmans de la substance grecque, elle sera désormais définie par : ***ce par quoi toute chose est ce qu'elle est.***

Pour dire vrai, Avicenna est assurément redevable à ses prédécesseurs, et notamment à Alfarabi, d'avoir su dégager l'idée de l'essence de celle de la substance; cette distinction étant bien, d'ailleurs, la condition *sine qua non* pour pouvoir établir la distinction particulière entre l'être et l'essence telle qu'elle fut réalisée ensuite par le Cheik maître suprême :

Toute chose possède une essence, l'essence est ce par quoi une chose est ce qu'elle est; et par cette dernière définition, il faut en effet rigoureusement entendre ce qui suit : ce qui dans la chose, étant, soit réellement, soit rationnellement supprimé, la chose même se supprime *ipso facto*, simplement dans la représentation, si la suppression fut rationnelle, ou effectivement, si elle fut opérée, au contraire, dans le réel, **c'est ce qui est appelé **Essence****. Concevons, par exemple, le triangle; et posons la question suivante : quelles sont les choses qui appartiennent si intimement au triangle qu'une suppression rationnelle de l'une d'elles, supprime du même coup, le triangle en tant que tel ? La réponse : ce sont ses deux propriétés d'être une forme géométrique, et d'être une forme géométrique douée de trois cotés; les deux propriétés prises séparément sont appelées parties de l'essence, alors que leur composition constitue bien l'essence elle-même. Par contre, si radicalement qu'on puisse exclure tout autre caractère de sa

nature même, le triangle n'en demeure jamais moins aussi présent dans l'esprit. En effet, nul personne ne saurait absolument concevoir le triangle qu'en concevant du même coup les deux natures, forme géométrique, et être doué de trois côtés. Mais cette autre propriété bien nécessaire du triangle qui consiste dans le fait que la somme de ses angles est toujours égale à deux angles droits, elle n'est connue, par contre, que par enseignement et après démonstration; ainsi trouve-t-on plusieurs gens qui tout en ayant une claire représentation du triangle, sont pour autant tout à fait dépourvus de toute connaissance d'une telle propriété. Donc, la propriété d'avoir la somme de ses angles égale à deux angles droits, quoiqu'elle soit une propriété si nécessaire du triangle, elle ne rentre point, cependant, dans la constitution du triangle en tant que tel.

Les choses étant ainsi développées, et après avoir assez expliqué le sens de l'Essence, voyons maintenant comment Avicenna avait-il pu établir sa fameuse **distinction** entre l'être et l'essence ?

Tout à l'heure, nous avons dit que l'être est une idée évidente, et qu'il est l'objet premier de la pensée; qu'ainsi puisqu'il est le plus connu, nulle chose autre que l'être ne saurait le mieux faire connaître ! Donc l'être est complètement indéfinissable. Or l'être étant de la sorte rebelle à toute définition, il ne nous reste alors qu'un seul biais pour l'atteindre, à savoir la très connue méthode de **la division**. En effet, il est manifeste que l'être se divise d'abord en **être rationnel**, et **être réel**; l'être réel est l'effectivité de la chose dans le monde extérieur par rapport à l'âme; quant à l'être rationnel, il consiste au rebours, en l'effectivité de la chose dans la même âme. Or la chose si elle existe dans l'âme, elle pourrait être ou bien un intelligible, ou une image, ou une sensation; par contre si elle existe extérieurement, elle pourrait alors être ou bien une substance sensible, ou bien une substance intelligible; la substance intelligible étant elle-même divisible à son tour en intellect humain, en intellect céleste, et en intellect divin. Ainsi l'être, en somme, est, exclusivement, ou bien un être rationnel, ou bien un être réel.

Ces choses étant ainsi exposées, posons maintenant cette question: puisque toute chose doit nécessairement être ou dans l'entendement, ou dans l'extérieur, l'existence même de la chose selon l'une de ces deux modes, peut-il être aussi un contenu rentrant dans la constitution de sa propre essence ? C'est à dire, la manière selon laquelle une chose existe, est-elle, elle-même, aussi une partie de ce par quoi la chose est ce qu'elle est ? La réponse sera certainement : absolument non ! Et pour s'en convaincre, il

nous suffirait d'avancer d'abord cette première réfutation : en effet, si la réponse ne fut pas exacte, sa contraire devenant vraie, nous aurions alors la confirmation suivante : il est bien juste de dire que la manière d'être de la chose est aussi un contenu qui rentre dans la constitution de son essence ! Or, tantôt, nous avons vu que tout ce qui est saisi par l'esprit comme un contenu essentiel d'une chose est tout à fait impossible de le supposer absent à la chose sans que celle-ci ne se supprime du même coup. Par conséquent, toutes les choses existeraient nécessairement éternellement selon le mode d'être dont chacune se trouve *in facto* être affectée ! Si elle existe maintenant réellement, elle le demeurerait toujours; par contre, si elle n'existe que rationnellement, elle le resterait éternellement sans jamais pouvoir désormais devenir réel ! ? Ce qui est sans le moindre doute manifestement faux !

Une deuxième réfutation est encore possible :

Il est communément connu qu'un triangle, par exemple, pourrait bien exister selon des états très différents; il peut être soit dans l'esprit, soit inscrit sur le tableau; il peut être fait en bois, ou construit en fer ...etc. Mais le même fait pour le triangle qu'il existe selon chacun de ces multiples états, est-il de même aussi constitutif de son essence même ? C'est à dire si l'esprit considère le triangle tout en éliminant de lui rationnellement le caractère d'être en fer, ou dans l'esprit, la vérité du triangle en tant que triangle se supprime-t-elle *ipso facto*, de la même manière que si nous en aurions abstrait le caractère d'être une forme géométrique, ou doué de trois côtés ?

La réponse sera, sans la moindre hésitation : absolument non ! Car il est bien aisé de remarquer que si l'essence du triangle change en changeant d'état d'être, l'esprit aurait pu de ce fait appréhender entre le triangle qui existe dans l'esprit, et celui qui est dans la réalité, une différence aussi bien importante que celle qui se trouve entre la quiddité du cercle et celle du carré, par exemple. Or l'entendement ne perçoit point entre le triangle rationnel et le triangle réel aucune différence qui soit aussi radicale que celle qui est entre le cercle et le carré ; donc l'existence du triangle dans l'esprit ou dans la réalité, ou selon quelque autre manière que ce soit, n'est point un contenu constitutif de son essence ; donc il lui est **un accident**.

L'être est un accident par rapport à l'essence ! Tel est la grande conclusion, et la très célèbre formule qui fut émise d'abord par Avicenna, puis remarquablement reçue des plus grands théologiens musulmans comme **Al**

Fakhri Arrazi, Al Koutb Arrazi, Saadiddin Attaftazani, et Almoulla Sadreddin Achchirazi, ainsi que des plus éminents théologiens chrétiens, comme **Saint Thomas d'Aquin, et Duns Scot**; que dis-je ! L'effet de cette formule n'avait jamais cessé de se sentir même dans la philosophie moderne, puis contemporaine⁸.

Néanmoins, que l'être soit un accident de l'essence, ceci n'implique point pour autant que cela soit vrai nécessairement pour toute essence. Car il y a bien une essence particulière où l'être est bien un contenu constitutif. En effet, puisqu'il fut aussi bien possible qu'on divise l'être selon une nouvelle division en **être nécessaire**, et **non nécessaire**, ou possible; le nécessaire se divise encore à son tour, en nécessaire par soi, et nécessaire par autrui. Le nécessaire par autrui est en soi possible, car en lui même il est dénué de toute existence, son être le tient complètement d'un autre, il lui est donc un accident. Quant au nécessaire par soi, il consiste, au contraire, en cet être remarquable dont **la nature même renferme son existence**, c'est à dire que l'être est à son essence exactement dans le même rapport que la propriété d'être doué de trois côtés est à la quiddité du triangle; il est bien l'être suprêmement éminent, l'être divin qu'Avicenna appelait aussi par **l'être nécessaire par soi**⁹ !

Fin de l'article.

TEBOULBA (Tunisie) 22/02/2003.

Notes :

- 1) **Aristote**, *La métaphysique*, début du livre Γ.
- 2) **Octave Hamelin**, *Le système d'Aristote*, Théorie de l'être.
- 3) **Ibn sina**, *La guérison*, chapitre : l'objet de cette science (i.e. la philosophie première)
- 4) Sur l'impossibilité que l'être soit un genre, cf. **Aristote**, *La métaphysique*, livre k, 1059 b, 25-1060 a.
- 5) **Ibn sina**, *Les notes et les avertissements*, chapitre : de la métaphysique.
- 6) **Alfarabi**, *les lettres*, le sujet.
- 7) **Abou Al Maali Al Jouaini**, *L'intégral des fondements de la religion*, chapitre : de la chose.
- 8) **Al Fakhri Arrazi**, *Recherches orientales*, **AL Koutb Arrazi**, *Commentaire sur les levers*, **Saadiddin Attaftazani**, *Les Intentions*, **Almoulla Sadreddin Achchirazi**, *Les quatre livres*, **Saint thomas d'Aquin**, *De ente et essentia*, **Duns Scot**, *Quaest quodlib*, **Edmund Husserl**, *Idées directrices pour une phénoménologie transcendantale* [à

travers notamment l'importante distinction phénoménologique exprimée par Husserl dans ce livre (Troisième section, Chapitre III, § 103) entre **le noyau noématique** et **les caractères de croyance** et leurs **corrélatifs les caractères d'Être.**] , **Jean Paul Sartre**, *L'être et le néant...etc.*

9) **Ibn sina**, *Le salut*, chapitre II : la métaphysique.

a) substance.

b) quiddité.

*Chercheur en philosophie (Tunisie).